

HOMÉLIE 10

«Nous vous prions, frères, de reconnaître ceux qui travaillent au milieu de vous, qui vous gouvernent dans le Seigneur et vous instruisent; ayez pour eux une charité plus abondante à cause de leur labeur; vivez en paix avec eux.»

1. Impossible à celui qui gouverne de ne pas encourir un grand nombre de lâches inimitiés. Un médecin est souvent dans la nécessité de causer de la peine à ses malades, en leur prescrivant des aliments et des remèdes qui contrarient leurs goûts, mais contribuent puissamment à leur guérison; un père doit aussi causer de la peine à ses enfants : il en est de même d'un maître, et sous ce rapport il est encore de pire condition. Le médecin, alors même qu'il excite le mécontentement du malade, est toujours bien accueilli par les amis et les parents de ce dernier, qui lui-même fréquemment lui témoigne de la reconnaissance. Le père à son tour, soit par les droits de la nature, soit par l'autorité des lois, exerce sa puissance avec une extrême facilité; s'il réprimande ou châtie même son enfant, personne qui l'en empêche; l'enfant puni n'osera pas même le regarder en face. Pour le prêtre, c'est une tout autre difficulté. D'abord il est obligé de commander à des hommes qui ne veulent pas de son pouvoir, et qui devront ensuite le remercier de l'avoir exercé : or, cela demande du temps et de la fatigue. Celui qu'on entreprend de corriger et d'instruire, quel qu'il soit, bien loin de vous en témoigner de la reconnaissance, commencera par s'irriter; et l'effet sera le même, n'emploierait-on que l'exhortation, les conseils et les prières. Si je dis : Donnez de vos biens aux pauvres, c'est une parole qu'on ne tolère pas; si je dis : Réprimez votre colère, ne vous laissez pas aller à l'emportement, mettez un frein à vos appétits désordonnés, retranchez au moins quelque chose de vos délices, chaque fois on se regarde presque comme insulté. Si j'en viens à corriger le fidèle obstiné dans son indolence, si je l'éloigne du lieu saint et le retranche des prières communes, il gémit, non point d'avoir perdu cet avantage, mais d'avoir essuyé ce qu'il appelle un affront public. Et cela même accuse une singulière aggravation dans notre mal, qu'étant privés des grâces spirituelles, nous ne sachions plus nous affliger d'une si grande perte, et n'éprouvions plus que la honte d'avoir des spectateurs : quant à la chose elle-même, elle ne nous inspire ni frémissement ni crainte. Voilà pourquoi Paul revient sans cesse et dans tous les sens sur de semblables considérations.

Le Christ lui-même leur imposait une telle obligation qu'il a pu dire : «Les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse. Observez donc tout ce qu'ils vous ordonneront d'observer; mais gardez-vous bien d'imiter leurs œuvres.» (Mt 23,2) Quand il eut guéri le lépreux, il avait dit de même : «Va te montrer au prêtre, et fais l'offrande que Moïse a prescrite comme un témoignage pour eux.» (Ibid., 8,4) – Et cependant vous leur disiez, Seigneur : «Vous faites du prosélyte un enfant de la géhenne deux fois plus que vous.» – C'est pour cela même que j'ai dit aussi : «Mais n'imites pas leurs œuvres.» Le Christ a donc enlevé tout prétexte à celui qui doit obéir. Paul disait encore, écrivant à Timothée : «Les prêtres qui gouvernent bien sont dignes d'un double honneur;» (I Tim 5,17) et dans son épître aux Hébreux : «Obéissez à vos préposés, et respectez leur puissance.» (Heb 13,17) Vous venez de l'entendre ici : «Nous vous conjurons, frères, de reconnaître ceux qui travaillent parmi vous et qui vous gouvernent dans le Seigneur.» Comme il avait dit : «Edifiez-vous les uns les autres,» il s'explique ainsi maintenant, pour qu'ils n'aillent pas croire avoir la dignité du doctorat. Cela revient à dire : Je vous donne aussi le droit de vous édifier les uns les autres, parce qu'il est impossible au docteur de tout exposer. «Ceux qui travaillent parmi vous, qui vous gouvernent dans le Seigneur et vous instruisent.» Quelle inconséquence et quelle contradiction ! Qu'un homme vous défende auprès d'un autre homme, et vous ne négligez rien pour lui témoigner votre reconnaissance : voici quelqu'un qui plaide votre cause auprès de Dieu, et vous n'avez aucune reconnaissance pour lui ? – Comment plaide-t-il ma cause ? me demandez-vous. – En priant pour vous, en vous transmettant le don spirituel du baptême, en vous visitant, en vous prodiguant ses exhortations et ses conseils, en venant à vous aussitôt que vous l'appellez, serait-ce au milieu de la nuit : c'est dire qu'il est constamment penché vers vous, quand même il ne recevrait de vous que des outrages.

Quel besoin avait-il d'une pareille existence ? a-t-il bien ou mal fait ? Vous avez une femme, vous goûtez des plaisirs, vous exercez un commerce : le prêtre se dévoue complètement à son ministère, il ne connaît pas d'autre vie que de se consacrer à l'Eglise. «Afin que vous ayez pour eux une charité plus abondante à cause de leur labeur; soyez en paix avec eux.» Voyez-vous comme il pressent les misérables dissensions ? Il ne se borne pas

à dire : Aimez-les; il dit : Aimez-les avec surabondance, comme des enfants aiment leurs parents. Ils vous ont engendrés à la vie éternelle, par eux vous aurez droit au royaume du ciel, leurs mains sont toutes puissantes, elles vous ouvriront les portes de cet heureux séjour. Donc, pas de révolte, pas de contestation. Quand on aime le Christ, quel que soit le prêtre, on l'aime aussi parce qu'il est le dispensateur des redoutables mystères. Dites-moi, si vous désiriez voir la demeure royale, ce palais tout resplendissant d'or, où scintillent les pierres précieuses, et si, rencontrant celui qui en tient les clefs, vous n'aviez qu'à lui dire une parole pour qu'il ouvre et vous menât dans l'intérieur, ne mettriez-vous pas cet homme au-dessus de tout autre, n'éprouveriez-vous pas pour lui la plus vive affection, ne l'embrasseriez-vous pas ? Voici celui qui vous ouvre la cour céleste, et vous ne lui témoignez pas les mêmes sentiments ? Si vous épousez une femme capable de faire votre bonheur, n'aimerez-vous pas d'un amour de préférence celui qui vous l'a procurée ? Aimez-vous le Christ, désirez-vous le royaume céleste, soyez de même reconnaissant pour celui qui vous a tout donné. De là cette expression : « A cause de leur œuvre, vivez en paix avec eux. »

2. «Or, nous vous en prions, frères, corrigez les esprits inquiets, consolez les âmes faibles, soutenez les infirmes, soyez patients pour tous.» Il s'adresse maintenant à ceux qui gouvernent : «Corrigez les esprits inquiets,» non point par la force ni par la rigueur, mais bien par la modération et la mansuétude. «Consolez les âmes faibles, soutenez les infirmes, soyez patients pour tous.» Celui qu'on reprend avec sécheresse et rigidité, désespère de lui-même, et puise dans son dédain un redoublement d'audace. C'est pour cela qu'il faut accompagner le remède d'une douce et persuasive instruction. Qu'appelle-t-il esprits inquiets ou désordonnés ? Ceux qui font tout autre chose que ce qui plaît à Dieu. Il doit régner dans les rangs de l'Eglise un ordre encore plus parfait que dans les rangs de l'armée. Celui qui se livre aux injures, hors du rang; à l'ivresse, hors du rang; à l'avarice, hors du rang : hors du rang se place un pécheur quelconque. Ces hommes-là ne marchent nullement en ordre, ils jettent le trouble partout; aussi sont-ils abandonnés, s'ils ne se corrigent. Il est un autre genre de mal, qui ne ressemble pas à celui-là, mais qui n'est pas moins funeste. Quel est-il ? La haine, qui rapetisse l'âme; car elle nous perd aussi bien que la paresse. L'homme qui ne supporte pas les affronts, c'est une âme faible; celui que les épreuves font succomber, une âme faible : voilà cette partie de la semence qui tomba sur la pierre. Paul distingue encore les infirmes, qu'il faut soutenir. Il entend par cette parole ceux qui chancellent dans la foi; c'est l'infirmité spéciale qu'il désigne ici. Remarquez avec quel soin il veille à ce que les infirmes ne soient pas dédaignés. Il écrit dans une autre lettre : «Soutenez ceux qui sont faibles dans la foi.» (Rom 14,1) Nous ne laissons pas dépérir ce qu'il y a de plus faible dans notre corps. «Soyez pleins de patience à l'égard de tous.» A l'égard même des esprits désordonnés ? Sans nul doute; il n'est pas de remède qui soit comparable à celui-là, qui con vienne mieux soit au maître soit aux disciples : il peut rappeler au sentiment de la pudeur la nature la plus sauvage et la plus emportée.

«Veillez à ce que personne ne rende aux autres le mal pour le mal.» S'il n'est pas permis de rendre le mal pour le mal, beaucoup moins doit-il l'être de rendre le mal pour le bien, ou même de faire du mal à qui ne nous en a jamais fait. – Mais cet homme, me direz-vous, est méchant, je suis victime de ses nombreuses injustices. – Voulez-vous le punir, ne lui rendez pas la pareille, laissez-le tel qu'il est. Faut-il s'en tenir là ? Non certes. «Attachez-vous constamment à faire le bien, soit les uns envers les autres, soit envers tout le monde sans distinction.» Voilà le comble de la philosophie, non seulement s'abstenir de la vengeance, mais encore répondre aux injures par des bienfaits : c'est même le meilleur moyen de se venger, le plus terrible pour votre ennemi, le seul avantageux pour vous-même. Ne pensez pas que cela s'applique uniquement aux fidèles; vous l'avez entendu : «Soit les uns envers les autres, soit envers tous indistinctement. Réjouissez-vous sans cesse.» Cette dernière parole s'entend des épreuves qui nous jettent dans l'affliction. Ecoutez, vous tous qui êtes tombés dans l'indigence, vous tous qui subissez des revers : vous devez y puiser la joie. Quand nous sommes dans la disposition de ne jamais nous venger des autres, et de faire plutôt du bien à tous, d'où nous viendrait, je vous demande, l'aiguillon de la douleur ? Dès qu'on se réjouit des persécutions et des injures, au point d'y répondre par des bienfaits, comment serait-il possible d'être désormais affligé ? – Et comment, me demanderez-vous à votre tour, cela peut-il être ? – Il suffit de vouloir pour que cela soit.

Du reste, Paul nous enseigne les moyens à prendre : «Priez sans cesse, rendez grâce en toute occasion; car telle est la volonté de Dieu.» Rendre grâce en toute occasion, c'est d'une âme trempée dans la vraie philosophie. Vous avez éprouvé quelque peine ? mais il dépend de vous que ce ne soit pas un mal véritable : rendez grâce à Dieu, et le mal se change en bien; dites avec Job : «Que le nom du Seigneur soit béni dans les siècles.» (Job

1,21) Et quelle est, dites-moi, la peine que vous avez soufferte ? une maladie ? A cela rien d'étrange, puisque nous avons un corps passible et mortel. Vous avez perdu votre fortune ? Mais c'est une chose qu'on gagne ou qu'on perd, et que d'ailleurs vous laissez inévitablement sur la terre. Vos ennemis vous ont peut-être enveloppé de calomnies et d'embûches ? Songez donc que cela ne nous atteint pas, et retombe sur eux-mêmes; car il est écrit : «L'âme qui pèche, c'est celle-là même qui mourra.» (Ez 18,20) Or, le pécheur, ce n'est pas celui qui supporte, mais bien celui qui commet le mal. Il ne faut donc pas venger la victime; prions plutôt pour elle, afin qu'elle soit délivrée de la mort. Ne savez-vous pas que l'abeille meurt en plantant son aiguillon ? Dieu nous enseigne par l'exemple de cet insecte à ne pas nuire au prochain; car nous aussi nous cessons de vivre en pensant donner la mort. Et cependant l'Écriture fait l'éloge de ce petit animal. Que l'abeille est industrieuse ! le fruit de son travail, les monarques et les particuliers l'emploient à leur bien-être; mais rien ne l'empêche de mourir quand elle blesse, c'est un sort auquel elle ne saurait échapper. Si les autres qualités qu'elle possède ne peuvent la soustraire au châtement, à plus forte raison en sera-t-il ainsi de nous.

3. C'est le propre des bêtes les plus féroces de nuire sans qu'on les ait attaquées; mais non, les bêtes féroces elles-mêmes ne prennent guère les devants. Si vous les laissez tranquilles dans leur solitude, si vous ne les serrez pas de près, les mettant ainsi dans la nécessité de se défendre, d'ordinaire elles ne vous nuiront pas, elles ne viendront pas vous mordre, elles poursuivront leur chemin : et vous, un homme, un être doué de raison, investi d'un si glorieux empire, d'une si haute dignité, vous n'imitiez pas même les bêtes féroces dans votre conduite à l'égard de ceux qui ont la même nature que vous; vous ne craignez pas de léser et de dévorer votre frère. Et comment vous sera-t-il possible de vous justifier ? N'entendez-vous pas l'Apôtre vous dire : «Pourquoi n'aimez-vous pas mieux supporter l'injustice ? pourquoi ne pas vous résigner à la fraude ? Mais c'est vous qui faites tort et qui fraudez, et cela, à des frères.» (I Cor 6,7-8) Vous le voyez, faire le mal, c'est le subir; le subir, au contraire, c'est recevoir un bien. Si quelqu'un, par exemple, insulte les magistrats; s'attaque aux hommes revêtus de la puissance, à qui nuira-t-il ? est-ce à lui-même, dites-moi, est-ce aux autres ? A lui-même évidemment. Ainsi donc, quand on offense un magistrat, ce n'est pas lui précisément, c'est soi-même qu'on offense : et, quand on offense un homme quel qu'il soit, ce n'est pas le Christ qu'on offenserait en lui ? Nullement, pensez-vous peut-être. Erreur; si quelqu'un jette des pierres aux statues du souverain, qui lapide-t-il ? n'est-ce pas lui-même ? Par conséquent, voilà qu'on se blesse soi-même en lançant des pierres à la statue d'un roi mortel : et, lorsqu'on outrage le vivant portrait du Christ, l'homme, cette image de Dieu, on ne s'outragerait pas soi-même ?

Jusques à quand aimerons-nous les possessions d'ici-bas ? car je ne cesserai de crier après l'amour des richesses, la vraie cause de tous nos maux. Jusques à quand nous montrerons-nous insatiables, et cette cupidité ne nous inspirera-t-elle jamais le dégoût ? Qu'a donc l'or de si particulièrement beau ? Pour moi, je suis stupéfait de sa puissance; c'est une complète fascination que ce culte dont l'or et l'argent sont l'objet. Nous n'avons aucun souci de nos âmes, et nous sommes en adoration devant une image inanimée ! Comment cette maladie s'est-elle répandue sur la terre entière ? Qui pourra l'en expulser ? quelle parole exterminera jamais le monstre et mettra fin à ses ravages ? La convoitise est profondément enracinée dans l'intelligence même des hommes, sans en excepter ceux qui semblent pratiquer la piété. Les préceptes de l'Évangile sont un sujet de honte pour nous : ils demeurent là consignés dans l'Écriture; mais nulle part ils n'apparaissent dans nos actes. Quel est le spécieux prétexte qu'on met en avant ? – J'ai des enfants, et je crains de tomber moi-même dans les perplexités de l'indigence, d'avoir un jour besoin des autres; je ne saurais me réduire à mendier. – Et voilà pourquoi sans doute vous mettez les autres dans cette nécessité ? – Je ne puis pas m'exposer à la faim. – Et c'est encore pour cela que vous affamez les autres ? Vous comprenez donc combien il est pénible de mendier, combien terrible d'endurer la faim ? Mais alors épargnez vos frères. Vous auriez honte de mendier, n'est-ce pas, et vous ne rougisseriez pas de la fraude ? Vous ne voudriez pas mourir de faim, et vous ne craignez pas de faire mourir les autres ? Cependant à souffrir la faim il n'y a ni honte ni crime; tandis que réduire les autres à cet état n'est pas seulement une honte, et mérite un éternel châtement. Tout ce que vous dites, paroles vides de sens, vains subterfuges. Que vos enfants ne soient pas la cause réelle de votre insensibilité, j'en vois la preuve dans ceux qui n'ont pas d'enfants et qui n'espèrent pas même en avoir; car ils ne se montrent pas moins misérables et moins cupides, moins attachés aux biens temporels que s'ils avaient mille enfants à doter. Ce n'est pas la sollicitude pour la famille qui fait entasser, c'est une maladie de l'âme. Aussi beaucoup de ceux qui n'ont pas d'enfants n'en éprouvent pas moins cette frénésie des richesses, et d'autres ayant autour d'eux de

nombreux rejetons, savent mépriser ce qu'ils possèdent : ceux-ci vous accuseront au dernier jour. Si c'était le nombre des enfants qui vous forçât à chercher la fortune, ils devraient avoir le même désir, la même convoitise; puisqu'ils ne l'ont pas, ce n'est pas le nombre des enfants, c'est notre passion qui nous rend furieux.

Où sont les hommes, me demandera-t-on, qui méprisent les richesses quand ils ont des enfants ? Vous pouvez en rencontrer beaucoup et sans cesse. Si vous le voulez, je vous rappellerai même l'exemple des anciens. Jacob n'avait-il pas douze fils et ne menait-il pas une vie mercenaire ? Son beau-père ne lui faisait-il pas tort ? et, malgré cela, s'autorisa-t-il du nombre de ses enfants pour former quelque dessein blâmable ? Que dirai-je d'Abraham ? n'avait-il pas, indépendamment d'Isaac, une nombreuse famille, et n'usait-il pas néanmoins de ses biens en faveur des étrangers ? Non content de ne commettre aucune injustice, il cédait même de ses droits, soit pour venir en aide aux autres, soit en se résignant aux injustes prétentions de son neveu. Or, souffrir la rapine par amour pour Dieu, c'est beaucoup plus méritoire encore que de faire du bien. Pourquoi ? C'est que ceci part d'un libre mouvement de l'âme, ce qui le rend en quelque sorte aisé; mais là, c'est une contrainte, une violence qui vous est faite. Eh bien, il n'est pas d'homme qui n'aimât mieux donner de lui-même mille talents que se voir enlever malgré lui trois oboles. Donc, le souffrir avec patience, c'est la marque d'une plus haute philosophie. Et voilà ce qui nous frappe dans Abraham. «Lot remarqua, dit l'Écriture, la contrée qui s'étendait tout autour; elle était arrosée comme le paradis de Dieu; il la choisit pour sa part.» (Gen 13,10-11) Son oncle n'éleva pas de contestation. Non seulement donc celui-ci ne commet pas d'injustice, vous le voyez, mais encore il la subit. Pourquoi rejeter la faute sur vos enfants, ô homme ? Dieu ne vous les a pas donnés apparemment pour vous autoriser à ravir le bien d'autrui. Prenez garde qu'en parlant de la sorte vous n'attiriez la colère de Dieu. Si vous dites, en effet, qu'ils sont la cause de vos rapines et de vos calculs intéressés, je crains que Dieu ne vous les enlève pour vous débarrasser d'un écueil et d'un danger. Dieu vous les a donnés pour qu'ils vous servent d'appui dans la vieillesse, après avoir appris de vous la vertu.

4. C'est ainsi que se manifeste l'économie de son plan par rapport au genre humain : il l'a comme établi sur une double base, sur renseignement paternel et sur l'amour inné de la famille. Si les hommes venaient au hasard dans ce monde, ils seraient sans affection les uns pour les autres. Aujourd'hui même qu'existent ces dénominations de pères, de fils, de neveux, il en est tant qui ne prennent aucun soin de leurs proches, qu'eût-ce alors été ? Voilà dans quel but Dieu vous a rendu père : n'accusez donc pas vos enfants. Or, si les pères sont sans excuse, ceux qui ne le sont pas, et qui cependant se tourmentent pour amasser des richesses, quelle raison peuvent-ils faire valoir ? Ils ont cependant une raison, elle-même inexcusable. Que disent-ils ? – Ne laissant pas d'enfants, nous laisserons au moins un souvenir dans nos richesses. – Ce motif est absolument ridicule. Il faut donc que la fortune immortalise cette maison, à défaut de postérité ? Mais ce n'est pas votre gloire, ô homme, c'est votre avarice dont vous allez perpétuer le souvenir. N'apercevez-vous pas la foule qui passe devant ces illustres maisons en échangeant les propos que voici : Que de biens cet homme n'a-t-il pas acquis par le crime ? combien n'a-t-il pas dû voler pour bâtir un tel édifice ? Et maintenant il n'est plus que cendre et poussière, pendant que son héritage est entre les mains des étrangers. Je l'ai dit, vous avez fait qu'on se souvint de votre avarice, et nullement de votre gloire. Votre corps reste caché dans le sein de la terre; mais votre cupidité, dont le temps eût effacé la mémoire, vous l'avez rendue manifeste par vos constructions, vous avez pris soin qu'elle fût incessamment exhumée. Tant que l'édifice conservera votre nom, tant qu'il restera debout et qu'on pourra dire : C'est la maison d'un tel, toutes les langues se déchaîneront inévitablement contre vous. Mieux vaudrait ne rien avoir sur la terre, vous le voyez, que d'encourir de telles accusations.

Mais cela ne regarde que la vie présente : que ferons-nous, dites-moi, dans la vie future, ayant acquis ici-bas tant de biens, et n'ayant rien donné à personne, ou presque rien de ce que nous avons ? comment nous dépouillerons-nous de nos rapines ? Celui qui veut s'en dépouiller efficacement ne se borne pas à donner une faible partie d'un tout considérable; il distribue plus qu'il n'a volé, et met un terme à ses fraudes. Écoutez ce que dit Zachée : «Je rends le quadruple de ce que j'ai pris.» (Lc 19,8) Et vous, après avoir ravi des talents sans nombre, si vous distribuez seulement quelques drachmes, vous pensez avoir tout restitué, vous voilà tranquille comme si vous étiez même allé plus loin. Or, ce n'est pas assez de rendre le bien mal acquis, il faut y joindre quelque chose de vos biens personnels. Un voleur ne se justifie pas en restituant uniquement ce qu'il a volé; souvent il paie de sa vie le vol dont il s'est rendu coupable; heureux s'il se libère en donnant beaucoup plus : il en est de même de

l'avare. L'avare, en effet, n'est autre chose qu'un voleur, il détousse ses semblables, il dépasse même en cruauté comme en tyrannie les voleurs ordinaires. Ces derniers, par cela même qu'ils se cachent et ne font leurs mauvais coups que la nuit, inspirent une répulsion moins profonde; ils savent encore rougir, ils ont peur du crime : celui-là, laissant de côté toute pudeur, s'avance à front découvert sur la place publique, spoliant quiconque lui tombe sous la main, c'est un tyran en même temps qu'un voleur. Il ne perce pas les murs, il n'éteint pas les lumières, il ne force pas les coffres et ne déchire pas les sceaux. Que fait-il donc ? Il agit avec plus de violence, il jette tout hors de la maison, à la vue même de ceux qu'il dépouille, il ouvre tout avec audace, il les force à tout livrer. C'est jusque-là qu'il porte l'impudence et la barbarie. Il l'emporte d'autant plus en scélératesse, disons-le de nouveau, qu'il ajoute aux instincts de la rapine ceux de la tyrannie.

Celui à qui l'on a secrètement dérobé quelque chose, en est sans doute affligé; mais c'est encore une consolation pour lui que le voleur ait éprouvé de la honte ou de la crainte : celui qu'on insulte en le dépouillant, ne peut pas supporter une pareille violence, puisqu'il n'en serait que plus digne de risée. Qu'un homme pêche avec la femme d'un autre, mais en se cachant, ou bien qu'il l'enlève à la face du mari; quand est-ce que l'insulte est plus douloureuse et plus poignante ? n'est-ce pas dans ce dernier cas ? Ici le mépris s'ajoute à l'injustice : là nous voyons du moins une sorte de respect pour la victime. Il en est de même par rapport à l'argent : celui qui le vole en cachette, rend par là même un hommage au droit; celui qui le vole ouvertement, au vu de tout le monde, ne se contente pas de dépouiller son prochain, il l'insulte. Cessons de ravir le bien d'autrui, pauvres ou riches; car ceci ne s'adresse pas aux riches seulement, j'en fais aussi l'application aux pauvres. En effet, ils font souvent tort à ceux qui sont plus pauvres qu'eux; les artisans dont la position est plus avantageuse exploitent les simples ouvriers, les vendeurs se trompent les uns les autres, le vol s'étend sur l'agora. J'attaque indistinctement toutes les injustices. Ce n'est pas dans la quantité des choses qu'on soustrait ou qu'on enlève, c'est plutôt dans l'intention ou la volonté, que l'iniquité consiste. Que ceux-là soient éminemment voleurs, qui ne négligent pas les petits bénéfices, je me souviens de vous l'avoir expliqué, j'espère que vous vous en souvenez vous-mêmes. Nous ne pousserons donc pas plus loin la comparaison; admettons simplement que les pauvres égalent en cela les riches. Formons notre esprit à respecter les bornes de la raison, à ne rien désirer au delà du nécessaire. Qu'il donne libre carrière à ses désirs du côté du ciel, que chacun là s'étende toujours davantage; mais qu'il se borne ici-bas à ce dont il a besoin, et qu'il ne dépasse jamais cette limite. Ainsi pourrons-nous acquérir les vrais biens, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.